

— J'adore les sottises ! répondit Sophie avec un sourire engageant. Racontez-moi cela !

En quelques mots Pierre lui raconta l'escapade et le retour de sa cousine sous le toit maternel. La princesse l'écoutait toujours avec un demi-sourire.

— Voyons, monsieur Pierre, lui dit-elle quand il reprit haleine, — si elle n'avait pas voulu revenir à la maison, qu'auriez-vous fait ?

— Je l'aurais amenée à ma mère, comme je le lui avais dit. Et quel savon j'aurais reçu ! Encore dois-je des remerciements à cette tête folle pour m'avoir épargné cet orage-là.

— Votre famille n'eût pas été satisfaite de ce choix ?

— Certes, non ! Mais vous, princesse, vous qui la connaissez, à ce que je vois, aimeriez-vous à la voir des vôtres ?

— Oh ! moi, dit Sophie, je n'ai pas qualité pour juger ces choses là ! D'abord je trouve Dosia délicieuse avec tous ses défauts, — et puis, je la mettrais bien vite à la raison si je l'avais seulement un an avec moi ; et enfin je ne l'épouserai pas, ajouta-t-elle en riant, ce qui change la question du tout au tout.

— Je ne l'épouserai pas non plus, Dieu merci ! s'écria Pierre en levant les yeux au ciel, dans le transport de sa reconnaissance.

— Mais dites-moi, monsieur, si votre famille avait refusé son consentement ? Il me semble que Dosia est votre cousine à un degré assez proche pour que le mariage vous soit interdit par l'Eglise ?

— J'avais pensé à cela, en effet, répondit le jeune homme. Eh bien ! j'aurais donné ma démission, et nous nous serions mariés à l'étranger. Il est avec le ciel des accommodements.

— Vous auriez encouru le risque d'une disgrâce ?

— Mon Dieu ! il l'aurait bien fallu ! Une fois que je l'avais enlevée !

— Vous l'auriez épousée malgré tout ?

— Pierre regarda la princesse avec quelque surprise.

— Puisque je l'avais enlevée ! répéta-t-il plus lentement.

La princesse, baissant les yeux, savoura un moment la joie très délicate et suprême de rencontrer une âme absolument droite et honnête. Elle voulut approfondir encore cette jouissance.

— Et vous ne l'aimiez pas follement ?

Franchement, non. Je ne l'aimais pas du tout, je le vois maintenant. Je sens qu'il faut autre chose que la beauté et l'esprit pour inspirer un véritable amour.

— Ah ! vous avez fait cette découverte, dit en souriant la princesse.

Pierre garda le silence et rougit. Heureusement Sophie n'eût pas l'idée de lui demander depuis quand, car il eût été bien honteux d'avouer que cette conviction datait de l'instant même.

— Vous auriez épousé Dosia sans l'aimer, sachant qu'elle ne pourrait pas vous procurer le vrai bonheur ?

— Mais, princesse, puisque je l'avais enlevée ! répéta Pierre pour la troisième fois.

Sophie tendit la main au jeune officier.

— Allons, monsieur Pierre, dit-elle, vous êtes un preux ! mais, ajouta-t-elle en retirant sa main, bénissez le ciel de n'avoir pas poussé l'épreuve jusqu'au bout. Il est heureux pour elle et pour vous que l'affaire se soit terminée si brusquement, car si elle n'est pas la femme de vos rêves, vous n'êtes pas non plus le mari qui lui convient.

— A quel infortuné, à quel condamné à perpétuité destineriez-vous donc la main de cette fantasque jeune personne ?

— Ah ! voilà ! fit la princesse avec son sourire énigmatique ; je n'en sais rien, mais, pour guider cette barque indocile, il faudrait un pilote plus sage que vous.

Platon arrivait, suivi d'un paysan qui portait dans un

panier du lait et des verres. On se rafraîchit, et le paysan s'en retourna.

Au moment où la princesse se levait pour continuer sa promenade :

— Vous êtes bien sûr, dit-elle à Pierre, que le retour de Dosia chez sa mère ne vous a pas laissé de regrets ?

— Le plus inexprimable soulagement, princesse, la joie la plus intime et la plus profonde ! Je n'ai jamais si bien dormi que cette nuit-là.

— Heureuse prérogative d'une bonne conscience ! dit la princesse en s'adressant à son frère. Tu vois devant toi, Platon, l'homme qui n'a jamais connu le remords ! Admire-le !...

— Ah ! princesse, soupira Pierre, si vous saviez quel bien-être c'était de penser que je l'avais échappé de si près ! Grand Dieu ! je frémis quand je pense au danger que j'ai couru.

Ils reprirent en plaisantant le chemin du logis, contents tous les trois, pour des motifs très-différents. Le contentement le plus sérieux était celui de Sophie. La princesse, en effet, passait sa vie à chercher de belles âmes, et, quand elle en trouvait, ce qui ne lui arrivait pas souvent, il se chantait dans son cœur un concert à ravir les anges du paradis. Ce jour-là, le concert fut particulièrement brillant.

On ne sait quelles paroles mystérieuses échangèrent Sophie et son frère dans un aparté, mais, tout le long de la route, en revenant au camp, Platon ne fit que fredonner des airs d'opéra. Pierre Mourief ne dit pas un mot et fuma huit cigarettes.

XI

Les deux jeunes gens retournèrent souvent chez la princesse. Cet intérieur paisible avait pris tout à coup possession du lieutenant Mourief, au point de lui faire dédaigner ses anciens plaisirs.

Le théâtre seul l'amusait encore, mais il était devenu plus difficile sur le choix du répertoire, et un beau jour il s'aperçut que le ballet l'ennuyait.

Heureusement les grandes manœuvres eurent lieu, et le camp fut levé, — ce qui rétablit Pierre dans son assiette ordinaire, grâce à une semaine de fatigues bien conditionnées. Pendant huit jours il ne fit que dormir, manger, prendre l'air, tomber de sommeil, et ainsi de suite. Après quoi il se retrouva en possession de toutes ses facultés.

Comme le lui avait prédit Sourof, la princesse lui avait prêté des livres, et lui, qui ne pouvait pas souffrir la lecture, il y avait pris un plaisir extraordinaire. Charmé de ce changement, sans se rendre compte qu'il avait pour cause le plaisir de parler avec la princesse Sophie des choses qu'elle aimait et admirait, il s'était dit que sans doute il avait fini de semer sa folle avoine et qu'il entrerait dans l'ère des occupations plus stables.

Pourtant, à bien regarder autour de lui, il s'aperçut que ses camarades, pour la plupart de son âge ou plus âgés, semaient encore leur avoine à pleine poignée sur tous les chemins imaginables, et un beau matin il s'éveilla en se demandant pourquoi il allait si souvent chez la princesse Koutsky.

— Je dois bien l'ennuyer ! se dit-il avec mélancolie.

Et il prit soudainement une résolution énergique, celle de ne plus importuner de sa présence cette généreuse princesse. Le cœur gros de regrets, à cette décision que personne ne lui demandait, il se préparait à écrire un petit billet bien poli, en renvoyant les livres prêtés, lorsque la Providence, dispensatrice des biens et des maux, lui rappela que ce soir même était celui des régates, et qu'il avait promis de passer cette journée chez la princesse avec Platon.

— Ce sera pour demain, se dit-il, illuminé d'une joie soudaine. Bateau une bonne journée, et, puisque elle m'a